

Le grand départ de Claude Meunier

Pierre Barrette

Numéro 141, mars-avril 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25226ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

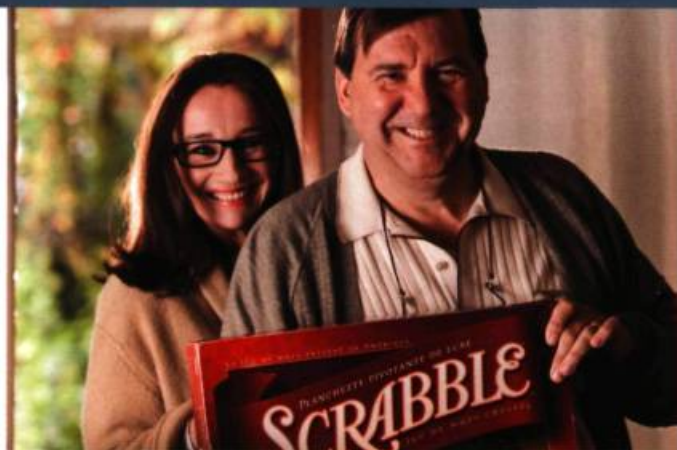
0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Barrette, P. (2009). Compte rendu de [*Le grand départ de Claude Meunier*]. *24 images*, (141), 72-72.



Le cinéma québécois ouvre de plus en plus grand ses portes à de « nouveaux talents » qui sont en réalité des transfuges de la télévision, réalisateurs, scénaristes ou même acteurs qui ont fait leur marque dans l'univers de la série et qui entreprennent de se coller avec le grand écran. Si certains parmi eux s'en tirent honorablement – on peut certainement penser à Patrice Sauvé,

de l'histoire des ondes québécoises, identité dont il semble vouloir se débarrasser depuis près de 15 ans en abordant d'autres registres que la parodie, d'abord dans la série *Défect inc* – ratage assez spectaculaire –, et maintenant avec *Le grand départ*, comédie dramatique qu'il consacre – ô originalité ! – au couple vieillissant, menacé par le démon de midi.

par exemple –, d'autres illustrent péniblement combien le passage au septième art est rempli d'embûches, quelles que soient les lettres de noblesse acquises auprès du large public de la télé. Claude Meunier, fut l'artisan du plus grand succès

Le problème de Meunier – on le percevait déjà dans la série policière précitée –, c'est le peu d'élasticité de son écriture. Tout ce qui convenait tellement bien à l'univers déjanté et ouvertement absurde de Mômman et Pôpa – l'épaisseur du trait, le maniement du cliché, les dialogues « ping-pong », les personnages caricaturaux à l'extrême et les *one-liners* qui s'enchaînent – se trouve ici repris (même la distribution est calquée sur celle de *La petite vie*), mais dilué pour « s'adapter » à une tonalité qui se veut réaliste, sans pour autant échapper à aucun des pièges de la caricature. Il en résulte une œuvre qui ne sait manifestement pas sur quel pied danser, un hésitant discours sur « l'état du couple » aujourd'hui – voir les bandes ridicules qu'écoute sur son ordinateur le fils, étudiant en psychologie –, un salmigondis pathétique d'intentions comiques, parodiques et dramatiques qui ne s'harmonisent jamais. – **Pierre Barrette**

Québec, 2008. Ré. et scé. : Claude Meunier. Ph. : Bruce Chun. Mont. : Jean-François Bergeron. Int. : Marc Messier, Guylaine Tremblay, Hélène Bourgeois-Leclerc, Remy Girard, Diane Lavallée. 100 min. Dist. : Alliance.

The Curious Case of Benjamin Button de David Fincher

Adapté d'une nouvelle de F. Scott Fitzgerald, *The Curious Case of Benjamin Button* dépeint l'existence d'un homme qui, en 80 années, rajeunit physiquement tout en vieillissant mentalement. Il s'agit d'une idée dramatiquement forte, puisque ce personnage est en mesure de voir venir le moment exact de sa mort, sachant que l'adolescence, puis la tendre enfance le rapprochent du trépas. De plus, à la fin de ses jours, il doit affronter les affres de la sénilité dans un corps prépubère et fragile. Toutefois, le film met aussi malgré lui en évidence les limites du cinéma de fiction dans la représentation de phénomènes biologiques comme le vieillissement et la mort. Brad Pitt joue Benjamin Button sur une période de près de 50 ans. Grâce à un procédé d'un rare raffinement technique, son visage a été numériquement transformé et greffé au corps d'acteurs qui incarnent le personnage à d'autres âges de sa vie. Le film bute sur le défi d'assujettir les effets spéciaux (du numérique aux maquillages) aux exigences du réalisme. En effet, la présence de ce personnage hors du commun,

né de l'invention littéraire, repose sur bon nombre de subterfuges cinématographiques fatalement visibles.

Les tourments des personnages apparaissent vraisemblables quand l'âge de Button concorde avec l'âge réel de Pitt (ce qui correspond à environ 45 minutes de film). Son amante (Cate Blanchett) vit avec cet homme qui devient de plus en plus jeune (et de plus en plus beau – on n'a pas choisi Brad Pitt pour rien), alors que les signes de la vieillesse s'accumulent sur son corps. Le film gagne alors en émotion. *Benjamin Button* donne le goût de relire *La mort à voir* de Gérard Lenne pour comprendre qu'il existe des phénomènes biologiques que le cinéma est incapable d'incarner. En effet, cet auteur avançait que le cinéma ne peut représenter ce qui



caractérise fondamentalement la mort, soit l'absence de vie – les acteurs peuvent faire croire qu'ils décèdent, mais pas que le sang a arrêté de couler dans leurs veines. Le film soulève indirectement ces questions – certes intellectuellement passionnantes – à défaut d'émouvoir pendant toutes ses 166 minutes. – **Marco de Blois**

États-Unis, 2008. Ré. : David Fincher. Scé. : Eric Roth. Int. : Brad Pitt, Cate Blanchett, Taraji P. Henson, Julia Ormond. 166 min. Dist. : Paramount.